

Une pédagogie à ras de terre

René LAFFITTE

Milou, c'est le petit gitan de l'an dernier. Inivable, il était. Et il n'était pas le seul, mais personne n'était pour rien dans cette affaire.

Oui invivable, à tel point, qu'on se demandait ce qu'on allait pouvoir faire. Et ni lui ni nous, ne semblait décidé à renoncer à ses repères.

Repères, tiens, ce mot est venu tout seul, et pourtant ce n'est pas tout à fait celui-là, qu'il fallait là. Le fait est qu'on n'avait rien trouvé de plus original que de lui laisser faire un tour « dehors », c'est-à-dire hors des huit murs des deux salles qui nous servaient de *repaire*.

Repaire, car il faut bien le dire, c'est beaucoup en clandestinité que nous avons vécu l'an dernier, à l'intérieur de ce gros balourd de C.E.S. qui n'arrête pas d'avaler du monde et essentiellement des enfants. Il faut dire qu'il ne peut pas digérer tout ce qu'il avale. La preuve, c'est qu'on est là, sur un cil vibratile de ce cytoplasme de béton, prêts à basculer hors des structures, s'il n'y avait la rembarde de l'interdiction et de l'obligation scolaire. Mais chacun se taille la marge qu'il peut, son petit repaire où il pourra survivre.

Et Milou, il lui est arrivé souvent de se ballader dans ces murs, quand pour lui aussi, les deux salles lui devenaient invivables. Chose absolument interdite au C.E.S., à cause des dangers que ça représente. Pour qui ?

Repère, ce mot nous a poussé aux lèvres, quand Milou, à force d'essayer, et nous, à force de n'y pouvoir rien, a construit sa magnifique maquette de villa, où rien ne manquait, pas même la porte basculante du garage, les cailloux des allées et le bleu-vert du bassin. Au bout de ces trois mois où il n'a pas cessé de terminer sa maquette — tiens, ma quête - mot qu'il répétait chaque matin lors du choix des ateliers ; ces trois mois au bout desquels, lors d'une promenade, nous avons appris que Milou, petit, vivait encore avec ses parents, dans une villa et non en H.L.M., avec son frère et sa belle-sœur.

Cela n'a rien d'extraordinaire, et il nous a fallu lutter pour ne pas réorganiser la classe de façon à favoriser la construction de maquettes. Car on se doutait bien, que c'était dans ces cailloux, au ras du sol, que Milou était allé chercher l'idée de s'occuper de son comportement d'abord, de la classe ensuite.

Des cailloux et du bois, qui aurait pu imaginer cela, alors que Milou ne savait faire que des constructions informes, et qu'utiliser des fiches guide était impossible ?

« Si vous voulez utiliser les placards, demandez la clef au responsable Milou. Si je ne suis pas là, prenez les clefs dans la petite poche de mon cartable. » C'est Milou qui vient d'écrire pour la première fois cette année, et ce papier quadrillé scotché sur le premier placard, il n'y est venu qu'en mars. D'ici là, il avait fallu attendre que Milou prospecte, l'objet de sa quête, étant toujours autre chose que ce que nous aurions pu lui donner.

Mais nous étions bien contents d'avoir là, prêts, une petite machine à imprimer, des pots de peintures barbouillés, de belles peintures au mur, des outils à l'état douteux, un tas de planches, dont il fallait bien s'occuper, en attendant...

Si bien que chacun pouvait, tout en s'occupant de ça, prendre ses distances, à vue de nez, estimer ce qui le séparait ou le reliait à l'autre, là, pas loin de lui.

Si bien que, à force de chercher des solutions pour multiplier les bonheurs du premier beau journal, de la première fresque, chacun a laissé accrochés, aux parois rugueuses de ce chemin difficile, des lambeaux de plus en plus nombreux de sa pelisse que les uns et les autres avaient contribué à lui coller sur le dos, ce cadeau empoisonné de la société, la famille, l'école, cette pelisse sournoise qui recouvre tout ce qui se nomme « maître d'école », et tout ce qui se trouve dans cette dite école, dont on aimerait qu'elle devienne plus vivable.

Repère. C'est quand l'imprimerie a pu le devenir pour quelques-uns d'entre nous qui étions là que les choses sont apparues plus simples, c'est quand des mots comme « responsable », « règles de vie », « atelier », « texte libre », « ça ne peut plus durer », ont aussi fini de muer et se sont débarassés de leur pelisse, que certains en ont goûté.

Que les outils, les êtres, et ce qui se passe prennent un sens, voilà qui peut en demander, du temps, des illusions, des espoirs !... Et pourtant, ce n'est pas en calculant son coup qu'on peut y arriver.

C'est au ras du sol, qu'il faut rester, simple, face aux choses. Je sais bien : « Donner la parole à l'enfant ». A l'enfant qui ne l'a pas, alors ?

Mais, la lui « donner », ou la lui laisser prendre ? La deuxième solution implique qu'on prenne un risque. Celui d'être obligé de s'apercevoir — gênés qu'on est alors, pour continuer à raisonner — qu'est nécessaire une « certaine marge ». Je suis prudent.

Risque aussi, d'attendre longtemps, ou de ne pas la reconnaître, cette parole, quand l'enfant l'ayant prise vous l'envoie sans avertir.

Pourquoi tout ça, si ce n'est que dans un C.E.S. ça n'est pas si simple que ça en a l'air ?

Recréer ensemble un milieu de vie où chaque être peut enfin commencer à se repérer, à prendre ses distances, à entrevoir les autres tels qu'ils sont réellement, est-ce possible ?

Enfin, sentir les passages désenglués par où chacun pourra parler, se laisser reconnaître, et où ce que « ailleurs » on appelle travail, devient ici l'occasion de se re-saisir, et de saisir les autres.

Voir l'être qui se remet en route, comme celui-là qui n'en finit plus de ranger son atelier qui fait parler de lui sans référence au passé... Est-ce possible encore ?

En tout cas, il faudra bien que la grande majorité éducatrice surtout ceux qui « savent », finissent par accepter que c'est du fortuit qui fait les pourcentages des rencontres dynamiques car, si je ne crois au hasard, je sais que ce n'est que lorsqu'on est tranquille face aux choses, que les choses se passent, de façon inattendue, d'autant plus inattendue et rapide que le milieu est riche et permissif... là au ras du sol.

R. LAFFITTE